

Au salon Drawing Now, le dessin a montré sa meilleure mine

La Foire parisienne, qui s'est tenue du 23 au 26 mars, s'est fait l'écho de l'infinie diversité des pratiques graphiques

Il suffit parfois de tremper un poulpe dans son encre et de le poser sur une feuille blanche pour faire œuvre d'art. C'est en tout cas ce à quoi s'évertue Douglas White. Présenté par la Galerie Valérie Bach dans le cadre de Drawing Now, le jeune artiste est à l'image de ce Salon du dessin contemporain, qui s'est tenu au Carreau du Temple, à Paris, du 23 au 26 mars : il pousse le médium dans tous ses retranchements. Qu'il laisse à un flux électrique le soin de tracer un éclair sur la feuille, qu'il dresse à la cire le portrait de la lune ou qu'il offre, donc, aux céphalopodes un autre destin que la casserole.

Pour sa onzième édition, Drawing Now est ainsi : après avoir participé à la réhabilitation de ce genre mineur et longtemps déconsidéré, il ouvre grand son horizon. Pastels, fusains, bics et graphites, on retrouve bien sûr avec plaisir les techniques les plus courantes. Mais l'on peut aussi découvrir ici une infinie diversité de pratiques. Après son come-back remarqué à la dernière FIAC, la pionnière allemande Hessie est, par exemple, à l'honneur chez Arnaud Lefebvre, avec ses collages d'habits d'enfants et patchworks variés sur feuille cartonnée, datant des années 1960. Mais l'on tombe tout autant sur des trans-

ferts au trichloréthylène de Jean-Luc Verna, des journaux dentelés en 3D, assiettes de porcelaine ou planches de bandes dessinées, comme celles du tout dernier album de Winshluss, dévoilé en intégralité à la Galerie Vallois.

Le jeune Thomas Lévy-Lasne participe aussi grandement à cette extension du domaine du dessin, avec un audacieux accrochage à la Galerie Backslash : ses portraits instantanés de fêtards s'affichent sur fond d'immense dessin transformé en papier peint, tout autant photoréaliste. Rejouant les décadres de l'ivresse, ils emportent le regard dans les aubes blêmes de fêtes

sans éclat, éclairées par un texte de l'écrivain Aurélien Bellanger, publié dans la monographie de l'artiste qui vient de sortir.

De belles surprises à petits prix

Mais le meilleur ne s'affiche pas forcément sur les stands les plus spectaculaires. En chinant dans les moindres recoins, de belles surprises s'offrent à la découverte, à des prix qui peuvent donner envie, même avec des moyens restreints, de se lancer dans la carrière de collectionneur. Ainsi, pour 1400 à 3000 euros, on peut repartir avec les cartographies lyriques de Marta Caradec, ciselées dans les billets de banque du

monde entier, chez Réjane Louin, venue de Locquirec, en Bretagne. Comptez 2000 euros pour les dessins d'Abdelkader Benchamma, qui intervient au stylo Bic, très finement, sur les précieuses gravures de *La Divine Comédie*, de Dante, par Gustave Doré (à la Galerie du Jour). Entre 1000 et 3000 euros, les lumières paradoxales composées à la pierre noire par le tout jeune Mathieu Dufois, à la Galerie Particulière.

Mais qu'importent les prix, il s'agit avant tout de faire batifoler ensemble l'œil et l'esprit. Ils partent pour un beau voyage de science-fiction grâce aux envolées de planètes de Jean Bedez chez Su-

zanne Tarasieva, et s'enfoncent dans une microjungle à travers le petit théâtre mécanique d'Eva Jospin, qui se déroule comme une partition de musique dans la même galerie. Ils enfourchent des bêtes hybrides, telles celles de l'encyclopédie chinoise de Philippe Mayaux (Galerie Loevenbruck) ou les serpentines abstractions de Guillaume Dégé (chez Semiose). Et les plus enclins à l'abstraction peuvent filer en digressions infinies au gré des lignes cinétiques de Lynne Woods Turner, à la Galerie Joe, de Philadelphie. Bref, le dessin voyage de plus en plus loin, et le visiteur avec lui. ■

EMMANUELLE LEQUEUX